

BULLETIN D'INFORMATION**22ème année - n° 72****Octobre 2004****SOMMAIRE****Identification du Bulletin dans la
Bibliographie Nationale Française****Mise à jour du Webcamus****Colloque Albert Camus — Simone Weil**

Paris — 29/31 octobre 2004

Programme et inscription

Colloque interdisciplinaire : Camus au X**XI^e siècle****(The American University of Paris)**

(16/18 septembre 2004)

Programme et « abstracts »

Rappel : Lourmarin : Camus et l'Espagne**Bibliographie****Série Albert Camus, n° 20**

Sommaire et Présentation

Vu, lu, entendu.**Lu sur le Net.****Extraits du Forum Camus****Revue de presse**

(Marcelle Mahasela)

Adresses électroniques.**Nouveaux adhérents****Changements d'adresse**

Notre identification dans la bibliographie nationale française (BNF)

Bulletin d'information - Société des études camusiennes.

[Trimestriel — N° 1 (1983,juil.)]

Siège social, 50 av. Jules-Verne, Amiens 80000
Secrétariat, c/ o Pierre Le Baut, 10 av. Jean-Jaurès, 92120 Montrouge.

DLP 2003. - 843.91 critique (21) + 840.900 91 (21)

ISSN 1762-4983 = Bulletin d'information - Société des études camusiennes

Titre abrégé : Bull. inf. - Soc. étud. camusiennes

BN 39088010

03-05204

Mises à jour du Web Camus en date du 28/08/04

La **bibliographie** contient maintenant 241 livres, 595 articles et 113 travaux universitaires, les polémiques, la FAQ

Nouvelles pages :

Albert Camus entre la terre et la lune ou Caligula et les poètes, dans la rubrique Téléchargement.

Les rencontres méditerranéennes de Lourmarin 2003, en partenariat avec Amazon.

Mémoires

Albert Camus : "Un cas intéressant", par Paola IPPOLITO [426 ko]

Mémoire de maîtrise de Lettres Modernes, Université de Strasbourg, 1998.

Camus et le communisme, par Dominique CELLÉ (706 ko)

Mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine, Université de Lille III, 1997.

Articles

La Chute, une lecture athée de la Genèse, par Christophe TYMEN [159 ko]

Article paru dans le numéro 19 de *XPassion*, revue culturelle de rEcole Polytechnique.

Albert Camus entre la terre et la lune ou Caligula et les poètes, par Jean-Pierre LEMAIRE [43 ko] Article paru dans le numéro 45 de *Connaissance du Français*, revue pédagogique de la *Mission Laïque Française*.

Réponse à la question du précédent Bulletin

Dans le dernier Bulletin, vous avez publié en tête du numéro la question de François Bélanger concernant la lecture de LA CHUTE faite par Camus. Or en exploitant systématiquement les catalogues scientifiques je suis tombé à la BNF sur la référence suivante qui répond probablement à cette question:

Type : enregistrement sonore, notice analytique

Titre(s) : Lecture de "La chute" [Enregistrement sonore]. Chapitre 1: extrait

Enregistrement : 19471200

Autre(s) auteur(s) : Camus, Albert (1913-1960). Auteur du texte

Autre(s) interprète(s) : Camus, Albert (1913-1960). Voix parlée

Notice n° : FRBNF38171053

Raymond Gay-Crosier.

Colloque « Albert Camus et Simone Weil »

PARIS, 29, 30 et 31 octobre 2004

FIAP Jean Monnet
30 rue Cabanis 75014
tel :01 43 13 17 00
Métro : Glacière ou St Jacques

PROGRAMME

- Vendredi 29 octobre
 13h. Accueil des participants dans la matinée
 Repas
- De 15 h. à 18 h.
- Guy BASSET : « Camus éditeur de Simone Weil »
 - Monique BROC-LAPEYRE : « Simone Weil et Albert Camus. Les brûlures du silence »
 - Michel SOURISSE : « L'innocence crucifiée »
- 19h. Repas
- Samedi 30 octobre
 De 9 h. à 12 h.
- Linda RASOAMANANA : « Simone Weil et Albert Camus lecteurs d'Héraclite : note sur la *Nemesis* »
 - Heinz Robert SCHLETTE : « "Grecs et chrétiens" chez Simone Weil et Albert Camus »
 - Jean SAROCCHI : « Le passage de l'hellénisme au christianisme »
- » 13h. Repas
- De 15 h. à 19 h.
- J.P.LITILE : « Être ou ne pas être : est-ce là la question ? Le thème de la mort chez Simone Weil et Camus »
 - Virginie LUPO : « La notion du mal chez Simone Weil et Albert Camus »
 - Julien MOLARD : « La notion de valeur chez Camus et Simone Weil »
 - Maria Clara LUCCHETTI BINGEMER : « Albert Camus et Simone Weil. La sainteté sans Dieu et la mystique sans Église »
- 19h. Repas
- Dimanche 31 octobre
 De 9 h. à 12 h.
- Claude DROZ : « Jeanne Hersch, lectrice de Simone Weil et Camus »
 - Maria VILLELA-PETIT : « Rachel Bepaloff, contemporaine de Simone Weil et admiratrice de Camus »
 - E. Jane DOERING : « Brassage d'idées à New York : Camus et Weil »
- » 13h. Repas
- De 15 h. à 18 h.
- Gabriella FIORI : « Camus et Simone Weil : une amitié *sub specie aeternitatis* »
 - Christina VOGEL : « Simone Weil et Camus : entre agir et pâtir »
 - Brigitte SÄNDIG : « Camus et Simone Weil : deux regards sur l'Allemagne »
- 18h. Assemblée générale
- 19h. Repas

Renseignements et inscriptions :
Marie-Noëlle CHENAVIER, 87 avenue des Grandes Platières, 74190 PASSY-Marlioz

Inscription définitive au colloque 2004

« Albert Camus et Simone Weil »

Du vendredi 29 octobre après-midi au dimanche 31 octobre 2004

FIAP Jean Monnet

30, rue Cabanis

75014 Paris

tél : 01 43 13 17 17

Métro : Glacière ou St Jacques

Conditions d'inscription et frais de séjour

Frais d'inscription au colloque : 30 € par participant

Forfait pour la totalité du séjour : (3 nuits, 3 petits déjeuners, 6 repas et location de salle)

— **230 €** par personne en chambre simple

— **380 €** pour 2 personnes en chambre double

Frais à la journée :

— _ pension par personne (nuit + petit déjeuner + 1 repas) : **60 €**

— Repas : **10, 70 €**

— Frais location de salle : **16 €**

Afin de pouvoir procéder aux réservations des repas et des chambres, nous vous prions de bien vouloir compléter le tableau ci-dessous et d'accompagner votre inscription d'un chèque de **30 Euros/personne** à l'ordre de l'Association pour l'étude de la pensée de Simone Weil.

Nous attirons votre attention sur le fait que toute prestation réservée sera facturée. Plus aucune modification ne sera possible 20 jours avant l'arrivée du groupe.

Pour tout renseignement complémentaire, nous contacter.

Inscription à retourner à Marie-Noëlle CHENAVIER, 87, avenue des Grandes Platières, 74190 PASSY impérativement avant le **6 octobre**.

	Vend. 29 octobre	Sam. 30 octobre	Dim. 31 octobre	Lundi 1 ^{er} novembre
Repas de midi				
Repas du soir				
Nuit + petit déj.				

Nom • Prénom •

Adresse •

..... Tél.

Nombre de personnes • Chambre individuelle • Chambre double •

Colloque interdisciplinaire

« Albert Camus au 21ème siècle »

The American University of Paris, Paris, France

Les 16, 17 et 18 septembre, 2004.

Ce colloque - collaboration entre les universités du Central Lancashire et de Lancaster, en Grande Bretagne et The American University of Paris, en France - s'est proposé de réexaminer la pensée de Camus à partir des questions provenant du monde politique, culturel et intellectuel d'aujourd'hui. Ce fut, également, une occasion de reconsidérer la position tenue par les idées de Camus à sa propre époque.

Nous donnons ci-dessous le programme et les résumés de certaine contributions, tels qu'il ont été fournis par le site internet du colloque : www.lanacs.ac.uk/staff/kessous

jeudi 16 septembre

19.30 Accueil

19.45 - 21.00 Olivier Todd (Paris) : 'À la recherche de Camus'

vendredi 17 septembre Friday 17 September

9.30 - 10.45 Peter Dunwoodie (Goldsmiths College, University of London) : 'Confrontation or Negotiation: Camus, memory, and the colonial chronotope'

11.15 - 13.30 1. LECTURES COLONIALES POSTCOLONIALES

Président : Mark Orme (University of Central Lancashire)

Christine Margerrison (Lancaster University) : 'Sexuality, Race and The Fall of Western Man'

Nabil Boudraa (Oregon State University) : 'Was Edward Said right in depicting Albert Camus as an imperialist writer?'

Mustapha Marrouchi (University of Toronto) : 'Camus: The Flip Side'

Raylene Ramsay (University of Auckland) : 'Colonial and Postcolonial Hybridity in the Work of Camus'

14.45 -16.30 2. CAMUS ET L'ÉTHIQUE

Présidente : Christine Margerrison

Geraldine F. Montgomery (University of Massachusetts) "Plus loin que la morale" : considérations sur la quête camusienne d'une éthique et d'un au-delà"

Rouven Porz (University Basel) : 'The "Absurd" in the Field of Genetic Diagnosis'

Lissa Lincoln (The American University of Paris) : 'Discours du juste ou juste un discours ? Discours et jugement chez Camus dans un âge de justification morale'

17.00 - 19.15 MORALE ET POLITIQUE

Présidente : Lissa Lincoln

Samantha Novello (European University Institute of Florence) : 'Tragedy and Aesthetic Politics: Rethinking the Political beyond Nihilism in the work of Albert Camus'

Kevin Newmark (Boston College) : 'Tongue-tied: What Camus's fiction couldn't teach us about Ethics and Politics'

André Abbou (Université de Paris) : 'Camus et une éthique de l'urgence'

Danielle Marx-Scouras (The Ohio State University) : 'Actualité d'Actuelles III'

samedi 18 septembre

9.00 - 11.15 RÉFLEXIONS POSTMODERNES

Président : Maurice Weyembergh

Jørn Boisen (University of Copenhagen) :

Jean-Louis Meunier (Nîmes) : 'Albert Camus dans le sillon de la Révolte'

Tobias Cheung (Université de Paris VII) : 'Life-Worlds and Ambiguity: A Comparison between Albert Camus and Yasunari Kawabata'

Guy Dugas (Montpellier) : 'Sénac-Camus et la question du terrorisme durant la guerre d'Algérie'

11.45 — 14.00 CAMUS AU DÉBUT DU 21^e SIÈCLE

Président : Guy Dugas

John Oswald (London) : 'On keeping Camus in perspective : Political Action in the 1950s'

Mark Orme (University of Central Lancashire): 'Camus et les défis de la démocratie au 21^e siècle'

Virginie Lupo (Lyon) : 'Albert Camus au XXI^e siècle'

Anne Teulat (Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand) : [titre à confirmer / title to be confirmed]

15.30 Maurice Weyembergh (Université Libre de Bruxelles) : 'Réflexions sur l'(in)actualité de Camus'

16.30 Clôture.

Peter Dunwoodie

'Confrontation or Negotiation: Camus, memory, and the colonial chronotope'

History brings to the work of memory a critical, evaluative element and a coherence that memory alone cannot provide. Yet, like history, memory is a process of recovery in which the daim to meaning and truthfulness can overshadow the elements of forgetting and selection without which the work of memory would be impossible. In the midst of the worst years of the Algerian War Camus's oeuvre underwent a major shift when, in *Le Premier homme*, he sought to invoke both memory and history, the personal and the collective, in order to confront the challenge facing the European Algerian community in which his identity was grounded. Relying partly on Paul Ricoeur's work on time and memory, partly on colonial Algerianist intertexts, this paper will explore some of the factors involved in that intro / retrospective narrative (the slippage between personal and collective memory, processes of selection, traces and archives, rewriting...). Caught between a colonial chronotope long rejected, and a nationalist project whose identity politics left no place for the European Algerian, *Le Premier homme* seeks to counter those positions by imagining a less conflictual past and a positive, fraternal future, a community in which, to paraphrase Renan, 'tous les individus ont beaucoup de choses en commun, mais aussi ont oublié bien des choses'. The key issue, therefore, is what is recalled, what is erased, and what resurfaces in the interference affecting those operations? That the problems and solutions envisaged in this text have so many echoes in today's world is evidence that the duty to forget - which would allow politics (or, in Camus's terms, dialogue) to find a way forward - is still too often sacrificed in the name of "historical rights" backed, and ultimately undone, by violence.

Nabil Boudraa

'Was Edward Said right in depicting Albert Camus as an imperialist writer?'

In the chapter entitled "Camus and the French Imperial Experience" from his controversial book, *Culture and Imperialism*, and in a later article, "Albert Camus, ou l'inconscient colonial," published in *Le Monde diplomatique* of November 2000, Edward Said argued that Albert Camus, just like Jane Austen, is an imperialist.

As much as I agree with Said's criticism of imperialism, orientalism and such, I strongly believe that he has not done justice to Camus. I will build up several arguments to critique Said's contention. Here are some basic points:

1. Camus knows and explains well the hybridity of Algeria, whereas Said looks at this specific context through a war perspective (Colonized/ Arabs versus Colonizers / French). The lens through which Said examines the Israel/ Palestine conflict could be a reason for this misrepresentation of Algeria. The latter's situation is not only different but much more complex.

2. Camus's position against the independence of Algeria is no doubt questionable, but to argue that he was an imperialist is to ignore his several writings about the effects of imperialism. Said based his contention on examples from Camus's fiction, but neglected the essays in which Camus defended the cause of the indigenous population.

3. At the publication of *Culture and Imperialism* Said was not aware yet of an upcoming posthumous book, *Le Premier Homme* which explains further Camus's relationship with Algeria.

4. To see Camus as a normal Frenchman is to ignore his complex origins (French father but Spanish mother). The French of Algeria have an identity of their own and they form another component of the country.

Camus's vision of a Mediterranean identity is also very relevant here as Algeria is not simply Arab and/ or French. The country, he argued, cannot belong to only one group of people. The Berbers, the Maltese, the Turks, etc. can have a role in the Algerian identity.

Looking at this problem from the present tragic situation of Algeria, we clearly see how since independence the country is stripped of its real pluralistic personality/ identity and how one group on the detriment of the others appropriates it.

My purpose here is not to oppose Edward Said (knowing his enormous contribution to academia, culture and politics) but simply to argue that Albert Camus might have disappointed various groups of people during the Algerian War, but his political standpoint doesn't necessarily make him an imperialist. On the contrary, he wrote about the effects of imperialism, and he was above all a man of peace.

Mustapha Marrouchi ' Camus: The Flip Side'

Camus: The Flip Side is an investigation of the massive role Algeria played in the formation of Albert Camus as a writer at the height of French imperial domination. While Camus used the country of his birth as a canvas to carve a brilliant career in literature, which resulted in his being awarded the Nobel Prize in 1957, he also represented the Native Other as a kind of modern-day Friday: subordinate, silent, and forever passive. The assumption will be that Camus occludes or otherwise negates the cultural constitutive role of the dominated Other—namely the Arab figure, but also the Jew, the Berber—viewed as inferior, savage, primitive. The essay pays special attention to the subaltern not only as someone who played a major part in the making of his master but also as an unlettered character who is not allowed to represent himself or herself or tell his or her story. In fact, he or she is scarcely perceived as having a story, which is not so much refused as ruled out by the author himself. This is made all the more acute by the writer's carefully controlled tone, what Roland Barthes aptly called "l'écriture blanche", which makes as little as possible of the function of the Other except, that is, as a subordinate operating from below. In the process, his quasi-presence creates a space in which the narrative is at liberty to move beyond itself, hence providing another way of telling and/ or seeing. His resilience defines his canny presence as he stands for the interface between the reader and the text that keeps winking at us.

Within this context of incapacitated narrative it is tempting to ask the following set of questions: To what extent did Algeria — "earth, sky, man, woman, flora and fauna" — play a role in the making of Camus? How can we (post-colonials) read Camus today, not the intellectual, a kind of white aboriginal, a genius but, but rather as a modern, savage pilgrim who, in representing the native Other, disfigures him or her? What, after all, can a post-colonial reader do if he or she must confront what Edward Said, speaking of Kipling, another "intimate enemy," laments as the absence of that utopian state called documentation? Is it even necessary to note the seamless (and of course shocking) candor with which Camus addressed the issue of the Algerian nation? How significant is the re-visitation of a colonial crisis that calls for a refinement of judgment concerning the "petits colons" of the Algerian saga? What about Camus the man who contained multitudes — the playboy from next door, the man of letters, the clean-shaved Humphrey Bogart-like figure who was driven by an insatiable sexual appetite for women yet despised them? And, finally, why does he come across as a deeply troubled and troubling figure? Of course Camus had redeeming qualities. Though some of them were problematic, he was never consistent in his awfulness. Driven really as well as allegorically around the world by the energy of his need to excavate and analyze the lumpier secrets buried in France's cultural colonial unconscious, the author of *The Plague* and *The Stranger* was an all-too embarrassingly insincere archaeologist of what have since become politically incorrect emotions. The goal of my paper is to show that great works of art like Camus' fed on the blood of the subaltern, who was then, at best, forgotten by history or, at worst, maddened by his exploitation and then clapped in an institution called "la colonie française."

Raylene Ramsay
'Colonial and Postcolonial Hybridity in the Work of Camus'

This paper focuses on *Le Premier Homme*, *L'Étranger*, *La Peste*, *Noces* and *Les Justes* as works deriving from different genres and different historical contexts. It considers the nature of the thematic and poetic outcomes of the encounter between Algerian and European cultures in these diverse texts by Camus, in particular the extent to which colonial representation and a dialectic of 'exile and kingdom' work to create what could be called a 'third space'. What characteristics, if any, of the postcolonial 'third space' Homi Bhabha postulates; or of Deleuzian 'nomadic' space; or indeed, of the hybrid spaces of feminine writing articulated, among others, by Irigaray, do the new spaces created in Camus's work exhibit? Through the prism of the concept of hybridity, this study seeks to show the inadequacy of the designations 'colonial' and 'I or 'postcolonial' to contain and explain Camus's work.

Geraldine F. Montgomery
« Plus loin que la morale » : considérations sur la quête camusienne d'une éthique et d'un au-delà »

Si l'oeuvre de Camus a été qualifiée plus d'une fois de "moraliste", non sans raison par rapport à certains de ses aspects, il est indéniable que ses aspirations profondes dépassent le seul domaine éthique. Ayant juxtaposé dans "Retour à Tipasa" la lumière où il est né et les servitudes de son temps, la beauté et les humiliés, Camus exprime sa volonté de rester fidèle à l'une et aux autres tout en déclarant aussitôt : " Mais ceci ressemble encore à une morale et nous vivons pour quelque chose qui va plus loin que la morale. Si nous pouvions le nommer, quel silence " (II, 875). Cette expression du désir devant l'innommable rend impossible le silence et entraîne, dans une perspective lacanienne, une quête au niveau du langage.

Nous basant sur cette citation, notre propos est d'étudier les manifestations de l'éthique dans l'oeuvre à travers les actions d'une sélection de personnages forcément réduite et, parallèlement, de dégager des textes analysés les éléments du langage indicatifs du désir de ce " quelque chose qui va plus loin ". Dans un premier temps, nous aborderons successivement les trois modes de l'éthique : son absence, soit l'amoralisme lié à la phase de l'absurde et manifesté par les personnages de Don Juan et de Meursault; son refus, soit l'immoralisme manifesté par Caligula et par Clamence ; sa mise en pratique, soit le moralisme de solidarité lié à la phase de la révolte et manifesté par Rieux et Tarrou, mais aussi le moralisme ambigu manifesté par les terroristes Kaliayev, Annenkov et Dora. Les comportements de ces derniers feront l'objet d'une analyse plus approfondie dans le but d'établir, à cent ans de distance, des parallèles entre les formes de terrorisme qu'ils pratiquaient et celles du monde contemporain. Cette juxtaposition nous permettra de montrer l'étonnante actualité de l'éthique camusienne.

Dans un deuxième temps, nous chercherons à montrer, toujours à travers l'étude des actions des mêmes personnages, que les modes éthiques ne sont pas étanches et qu'un personnage peut se définir de manière préférentielle mais non exclusive par rapport à l'un ou à l'autre. L'analyse de cette fluidité morale cherchera à mettre en lumière les motivations des personnages, c'est-à-dire essentiellement les éléments de désir qui les poussent vers un " au-delà de l'éthique ", celui-ci suggérant à la fois une transcendance et une intemporalité. En cherchant à repérer dans les textes étudiés les éléments du langage qui trahissent la présence de ce " quelque chose qui va plus loin " et que l'on ne peut nommer, nous tenterons aussi d'en cerner la nature et le sens. En même temps, nous chercherons à établir, là aussi, des parallèles avec le désir et la présence de ce " quelque chose " dans le monde contemporain. Ceci devrait permettre de mieux saisir la portée " sur-éthique " actuelle de l'oeuvre.

Rouven Porz
'The "Absurd" in the Field of Genetic Diagnosis '

Camus' concept of absurdity offers a new and promising approach to medical ethics, especially in the field of genetic diagnosis:

Both prenatal diagnosis and an increasing number of postnatal genetic tests represent a new and rapidly growing field of molecular biomedicine. This field gives rise to new forms of

molecular body knowledge and new forms of decision-making situations, both in normal pregnancy and in specific cases of inherited family diseases.

In this paper I will discuss how both the 'new genetic knowledge' of the body and the 'decision-making situations' may present existential life situations for affected persons. These situations may be perceived, either consciously or unconsciously, as 'absurd' (in the sense of which the term is used by Albert Camus). Further, I want to emphasise that the process of decision-making and integration may itself lead to feelings of alienation. For example, questions about the meaning of one's own existence and the fatefulness of the illness may be raised. The new genetic knowledge may force those affected to restructure their own identity over the passage of time. My talk will be based on empirical interview data from our qualitative study "Time as a contextual element in ethical decision-making in the field of genetic diagnosis" (Swiss National Science Foundation).

From a temporal perspective both making the decision (for or against a genetic test) and the subsequent integration of the new information takes place over a period of time that varies from patient to patient. Relating this to the work of Albert Camus I argue that only a situation being experienced in the present can be perceived and described as 'absurd'. Retrospectively the interviewees generally succeed in giving a narrative meaning to their past 'absurd experiences'.

From an ethical perspective I will stress that my re-evaluating of Camus' work offers new strategies for addressing some important theoretical topics in medical ethics (such as patients' autonomy and informed consent). Questions are raised, for example, how to make an autonomous decision when you are stuck in an 'absurd' life situation and how to sign 'rationally' an informed consent-sheet when you feel 'alienated'. Considering these questions has clear implications for the everyday practice of medicine.

Samantha Novello

'Tragedy and Aesthetic Politics: Rethinking the Political beyond Nihilism in the work of Albert Camus'

Insisting in 1992 on the contribution of Albert Camus' moral and political reflection "to our historical understanding, and to our ability to rethink the imagery appropriate to our politics at the dawn of the twenty-first century", Jeffrey Isaac drew the attention to an "unfinished project", which emerges in the work of the French author. Focusing on his essays, articles and plays between 1942 and 1957, the aim of this paper is to challenge the meaning of this unfinished project, and its viability in the contemporary political situation, by exploring the relation between nihilism and tragedy in Camus' work.

I argue that in the French author's reflection tragedy offers the categories to re-think a certain kind of political action beyond the tabula rasa of politics, which he experienced through totalitarian terror. With Gianni Vattimo, I intend to show how Camus' constant concern with, and inquiry into the different meanings of nihilism, developed through a life-long dialogue with the thought of Friedrich Nietzsche, goes toward the formulation of an "aesthetic paradigm" of political action, as opposed to the Historicist paradigm, embodied by 19th century philosophies of History and culminating in Communism, on the one hand; and to the biopolitical paradigm, that emerged from the breakdown of Western tradition, which can be still seen as characterizing the post-metaphysical ("post-modern") condition.

What I suggest is that Camus' work challenges the very core of the so-called "post-modern" condition, namely the breakdown of Western metaphysical tradition and the anti-foundational reduction of politics to life, offering important insights into the tensions and "aporias" that characterise the contemporary world. By unmasking the illusory attempts to reactivate the old (liberal) political categories of the democracies who had won World War I, Camus' reflection offers an essential contribution — almost sixty years later — towards a serious understanding of the question of nihilism as the ethical and political question of the post-metaphysical, "post-modern" — or, to use Vattimo's terminology, "aesthetic" — society, against and beyond its historical and political "removal" in the post-war years.

As Jacqueline Lévi-Valensi points out, "Camus n'a pas écrit de traité d'idéologie, ni de philosophie politique, et ne se considérait pas comme un philosophe ; il aimait à se définir comme un artiste". I argue that in Camus' work the artist embodies an unfinished ethical-political project, which joins Arendt's attempt at "aestheticizing the political" against the reduction of politics to domination (in the sense of Nancy's "immanent community"), and towards what

Julia Kristeva defines as a "politique esthétique sans la réification de l'action narrative en oeuvres". Tragedy, appealing to an anti-Manichean understanding of conflict, and insisting on the elements of contingency, risk and unpredictability, offers in this respect the conceptual tools for delimiting the ambiguous notion of aesthetic politics, against and beyond its nihilistic and terrorist drives.

Kevin Newmark

'Tongue-tied: What Camus's Fiction Couldn't Teach Us about Ethics and Politics'

What is the relation in Albert Camus's writing between his texts of literary fiction and his philosophical and political essays? While it is indisputable that all his writings imply and often enough even confront moral, social, and political questions of the utmost urgency and importance, it is by no means to be taken for granted that his literary texts serve as mere illustrations for ideas and arguments that are expressed more clearly and fully in his non-fiction writings. As early as *Le Mythe de Sisyphe* Camus himself insists that "les grands romanciers sont le contraire d'écrivains à thèse," and the literary texts that follow *L'Homme révolté* are nothing if not enigmatic in terms of their ethical and political implications. Whether in the playful form of Jean-Baptiste Clémence's self-proclaimed devise in *La Chute* "Ne vous y fiez pas," or in the tantalizing illegibility of the artist's work as it is inscribed in the definitive words of the récit called "Jonas": "...on ne savait s'il fallait y lire solitaire ou solidaire", Camus's own last literary testament remains difficult to assess with accuracy. On the one hand, these last writings are among the most suggestive in terms of their potential relevance for contemporary cultural and political dilemmas. On the other hand, however, there is little doubt about their frustratingly elusive status when it comes to determining their actual application to particular issues in such domains. What is the source of this stubborn reticence on the part of Camus to make his literary work speak more directly to the resolution of those very social and political challenges to which they were addressed in the first place? Is there something that we, in the 21st Century, can actually learn from reading literary texts in which no specific solution is affirmed for even the most immediate and distressing of problems?

I propose to explore these questions by means of a short récit in *L'exil et le royaume* that remains one of Camus's most original and violent texts, "Le renégat ou un esprit confus." "Le renégat" lends itself to the general topic and particular concerns of this conference for a number of reasons. First and most importantly, it revolves around the seemingly irresolvable tension produced when a Eurocentric tradition of religious, political, and military colonialism collides with an unspecified but non-white African culture that resists it. The plot is furnished by the attempt and failure to convert the non-European culture to the social and moral values of the west. What makes the récit particularly haunting is that neither the western nor the non-western perspective is represented in the narrative from what could be considered a privileged or even neutral point of view. The entire text is filtered through the discourse of one and the same consciousness, though this is the renegade consciousness of a particular "believer" who over the course of his own problematic experience has been led to switch allegiances, from one set of cultural beliefs and values to another. While the text thus seems to suggest that any given cultural perspective and allegiance is at best relative and provisional, it also reveals the blind ferocity with which such relative and provisional allegiances tend nonetheless to be defended and propagated—even to the point of directing terrorist acts against all others. The "confusion" referred to in the sub-title, though, is not just the clear lack of understanding exhibited by the narrator-terrorist with respect to the true nature of either of the two opposing cultures between which he finds himself caught. It may also represent the Babel of tongues that inevitably ensues whenever the irreducible value systems of two different cultures encounter each other within the same socio-political space. The narrative thus seems to lead to nothing but a bloody impasse. However, one further figure, that of a spectral language without a specific identity or tongue, is also outlined within the margins of the text. It remains to be seen to what extent this tongue that is not one could actually figure both a literary and a political legacy for Camus in the 21st Century.

André Abbou **'Camus et une éthique de l'urgence'**

Camus s'est toujours méfié des constructions philosophiques. Il savait qu'avec l'avènement des Sciences expérimentales et l'accélération des progrès touchant à la connaissance de l'Univers et à la substance même de l'homme (la biologie moléculaire et la description du génome humain sont dans le droit fil des projets de recherche formés jusqu'en 1959 avant sa mort), le champ d'intervention des écrivains raisonnant sur le sens du monde et de la vie humaine s'était à la fois rétréci et spécialisé.

Rétréci, parce que l'implication des acquis scientifiques sur la pensée relevait désormais des Scientifiques (Ex: Jean Rostand et son *Ce que je crois*). Et spécialisé, parce que les problèmes de ses contemporains face aux événements massifs de l'histoire, matérialisée par les guerres successives-193945; guerre de Corée, guerres de décolonisation pour la France, guerre froide et danger de confrontation nucléaire-montraient que l'homme n'en avait pas fini de chercher des raisons de ne pas désespérer et de tenter de vivre aussi intensément que possible.

Or les écrivains se parant du statut de Philosophe avaient renoncé à exercer leur pensée sur les préoccupations essentielles de leurs contemporains pour s'investir dans les querelles idéologiques du moment: le marxisme, l'homme nouveau, les "poubelles de l'histoire", et les millions de morts acceptés au nom de "la nouvelle humanité" en germination.

La seule fois où il se risquât à raisonner sur le sens de la révolte, pour dénoncer les mystifications et les simplifications grossières opérées au nom d'un idéal de justice et de protestation contre tout ce qui mutilait l'homme, il l'apprit à ses dépens. L'homme révolté fut l'objet d'une dévaluation au prétexte d'une incompétence à traiter de ce qui dépassait Camus. Le duo Sartre-Jeanson entreprit un procès où les mises en cause de l'homme privé, de l'écrivain et du penseur ébranlèrent l'estime et l'intérêt que lui portait l'intelligentsia française et "progressiste".

Camus avait toujours tourné en ridicule la propension d'une bonne partie des intellectuels à vouloir traiter des problèmes de la vie, à partir de systèmes d'idées préconçues, qui ignoraient les réalités quotidiennes et les aspirations des millions d'hommes. Ceux-ci cherchaient à comprendre ce qu'ils faisaient dans un monde présenté comme dépourvu de finalité et agité par la démesure d'événements perturbant leurs existences quotidiennes (voir *L'impromptu des philosophes*), ne trouvaient pas leur compte dans les lectures des événements vécus que proposaient ces intellectuels, et auxquelles il fallait consentir, au nom du sens de l'histoire.

Camus plaçait sa réflexion sur un plan d'immédiateté pragmatique et son oeuvre au carrefour des préoccupations et des questions qui agitaient la vie de ses contemporains, écartelés entre leur vouloir vivre et leur souci de ne pas ignorer les tumultes de leur temps. Qu'ai-je fait d'autre, disait-il, que de raisonner sur les problèmes de mon temps?

C'est ce caractère "primaire" des sujets mis en scène dans ses oeuvres, les destins et les réponses aux conflits de conscience qui y apparaissent, qui fondent l'actualité et l'importance artistique du témoignage de Camus, face aux jeunes générations.

Les querelles autour des sujets -phare de la "pensée révolutionnaire" n'intéressent plus celles-ci, bien que les difficultés à vivre dans des sociétés "hyper-technologisées" et les effets pervers de la mondialisation précarisent tous les projets de vie individuelle. Ce qui émeut et agite encore les sensibilités des jeunes générations, ce sont effectivement les raisons de lutter contre tout ce qui mutilé l'homme, et la capacité de ce dernier à résister à tous les vents de l'Histoire, pour affirmer, de façon précaire, sa volonté d'aménager des espaces de vie où l'on puisse « imaginer vivre heureux ».

Et ce, en dehors des modes pseudo philosophiques ou idéologiques. Vivre n'est pas un sport, mais un parcours d'endurance. Autant avoir avec soi quelques cartes de lecture des itinéraires possibles et des pièges à éviter.

Jean-Louis Meunier **'Albert Camus dans le sillon de la Révolte'**

L'Homme révolté, publié en 1951 — c'est-à-dire peu après la fin de la seconde guerre mondiale et pendant la guerre d'Indochine et déjà les soubresauts en Algérie — a suscité de vives polémiques. On peut même se demander si elles sont terminées, tant ce livre est d'une importance éthique inépuisable. Que, d'une certaine manière, la violence polémique ait perdu

de la vivacité au profit de la réflexion plus « paisible » et génératrice enfin de projets pacifiques, c'est indéniable. Cela ne signifie pas pour autant que L'Homme révolté soit devenu une sorte de bréviaire de la révolte, un petit livre rouge ou blanc, dont les principes seraient applicables à n'importe quel événement plus ou moins douloureux qui surviendrait de par le monde.

Nous devons lire ce livre selon une triple perspective : une réflexion sur la révolte à un moment donné de l'Histoire, une inscription de cette réflexion dans le sillon de la problématique de la Révolte, et une invitation forte à réfléchir sur, et à adapter notre conduite par rapport à, la révolte comme activité de l'esprit de critique et d'implication dans la vie politique (au sens étymologique) et pacifiée par l'écoute d'autrui.

Écrire que Camus a tout « prévu » serait donner de L'Homme révolté l'image d'un « fourre-tout événementiel et idéologique » dans lequel on constaterait ce qui se passe et on réfléchirait a posteriori, pour dégager des causes à partir de conséquences. Mais proposer que L'Homme révolté installe la révolte au centre d'une éthique personnelle et collective devance les événements : la cause potentielle devient prétexte à maîtriser au mieux et à éradiquer la survenue de conséquences désastreuses mais prévisibles. C'est réduire au plus près de zéro l'intoxication médiatique et donner toute sa place à la pré-vision. Le référent n'est plus subi (quand il n'est pas imposé...), le référent est immanent.

Lisons bien le titre de ce livre : ce n'est pas l'Essai sur La révolte, mais L'Homme révolté. Le premier mot, l'Homme, a une valeur majeure et première, et on comprend encore mieux l'importance de la Préface aux Maximes de Chamfort, écrite et publiée en 1944 par Camus. Si la réflexion sur la révolte à un moment donné de l'Histoire a déjà donné et donnera matière à de pertinentes études, les deux autres perspectives méritent une attention liée à l'histoire littéraire (la philosophie est aussi littérature). C'est ce que nous avons déjà tenté de montrer lors des Rencontres Méditerranéennes Albert Camus à Lourmarin, en octobre 2000, par notre intervention consacrée à « La Révolte et la Rue » (le projet contre projet Camus/Breton et ses amis surréalistes, au-delà de la polémique Sartre/ Camus). Notre communication à venir s'intéressera à « Camus dans le sillon de la Révolte », après lecture des textes de Maurice Henry, Roger Gilbert-Lecomte et René Daumal publiés en 1928 dans le n° 1 de la revue *Le Grand Jeu* et celle de la revue *Positions* n°1 — La révolte en question, cahier réalisé en février 1952 au Soleil Noir par François Di Dio et Charles Autrand. Il ne s'agit pas pour nous de faire de L'Homme révolté l'hypo ou l'hyper-texte d'autres textes, mais d'essayer d'établir une inscription de Camus, vraisemblablement excédé par un entourage permanent de conflits et de mauvaise-foi, dans un sillon et un espoir : celui de l'homme, révolté et engagé dans le devenir humain. « La morale, ce grand tourment des hommes, lui est une passion personnelle, et il en a poussé la cohérence jusqu'à la mort », écrivait Camus en parlant de Chamfort. Ce tourment, cette passion, cette cohérence : que dire de plus? Il reste à les concrétiser.

Tobias Cheung

'Life-Worlds and Ambiguity: A Comparison Between Albert Camus and Yasunari Kawabata.'

The paper focuses on the problem of ambiguity and the rationalization of life-worlds in the modern area. If neither religious nor metaphysical nor scientific "reasons" are sufficient to give satisfying answers to questions that arise out of life-worlds, we have to ask for the form of the narrative and the mode of reflection that we should use to search for answers. Camus and Kawabata have chosen a literary style. I will argue that this style produces for both of them not only a complementary narrative to other, seemingly more "important" discourses, but a form of expression that is closely related to a specific mode of reflection.

The problem of ambiguity is not just a property of life-worlds that serve as a contingent background for decision-making processes. Rather, such a "solution" would ignore the problem as a second-order problem. Camus and Kawabata have always been opposed to this solution. In *The Stranger* and *Snow Country*, they showed how ambiguity informs decision-making processes and how the involvement of ambiguity in decision-making processes is not only inextricable, but also inextinguishable. Camus and Kawabata argued that every decision-making process must also expose a certain awareness of its own "undecidedness". Such an absurd situation is for them the *conditio humana* of life-worlds, that is to say of individual existences in modern cultural settings.

In the paper, I will expose and retrace the problem of ambiguity in the writings of Camus and Kawabata. However, Kawabata and Camus belong to different cultural settings. I will discuss these differences and compare their perspectives. Camus and Kawabata have both been influenced from expressionism, phenomenology, existentialism and the critic of subjectivity in art, literature and philosophy of the first half of the 20th century. Both of them know the Second World War. Their life-world concepts react to these influences. I will finally argue that the problem of ambiguity plays also a major role in life-world or knowledge concepts that characterize the relation between individuals and their respective societies at the beginning of the 21st century.

Guy Dugas

'Sénac-Camus et la question du terrorisme durant la guerre d'Algérie'

Jean Sénac découvrit Albert Camus alors qu'il n'avait pas vingt ans. C'est au sortir de la guerre 39-45 et le glorieux aîné était auréolé non seulement de ses romans (ce n'est pas ce que Sénac appréciait le plus en lui) ou de son théâtre, mais surtout, aux yeux du cadet, de ses prises de position dans *Alger Républicain* et *Combat*. Et puis, il était pour l'heure, dans un Maghreb littéraire qu'il n'en finissait pas de se chercher, le seul à avoir réussi outre-Méditerranée.

Camus de son côté se prend vite d'affection pour ce jeune poète talentueux - qu'il ne tarde pas à appeler " Mi Hijo ", d'une affection née de leurs communes origines. Il lui fait connaître René Char et le fait connaître chez Gallimard, qui publie ses premiers Poèmes.

Mais la guerre d'Algérie va briser en quelques années cette profonde et sincère relation : Albert Camus est vite horrifié par le tour que prennent des événements dont il n'est pas parvenu à cerner la gravité, éloigné qu'il était alors de sa terre natale. Son initiative en faveur d'une " Trêve civile ", dans les premières semaines de 1956, vouée à l'échec - il va peu à peu s'enfermer dans un silence jugé ambigu à l'égard du devenir de l'Algérie. Pendant ce temps, Jean Sénac prend fait et cause pour l'Indépendance, n'hésitant pas à aider le FLN dans des initiatives violentes. Dès lors, c'est vers la rupture, effective en 1957, que s'oriente leur relation -malgré toute l'admiration du cadet pour l'aîné et toute l'affection de Camus pour son fils spirituel.

John Oswald

'On keeping Camus in perspective: Political Action in the 1950s'

This paper contends that Camus's influence and relevance are too often overstated, and takes issue with the "If Camus were here today" mode of thought common to some scholarship. When we look in detail at Camus's more explicit political interventions in the 1950s, we quickly see that his engagement was not as frequent or as prominent as is often argued. Indeed, in contrast to thinkers such as Aron, Camus lacks intellectual rigour and profound understanding of the *deuil* of political circumstances surrounding him. Rather than tackling the complexity of the situation, Camus would all too quickly move to a gut-feeling, human level, which may go some way to explaining some of his unpopularity with his peers and indeed his popularity with his public.

This paper focuses in particular on Camus's involvement in various supranational and Europeanist movements in the 1950s, evaluating the extent of his actual involvement and reasons for staying outside of the fray. It then examines some of his journalism, particularly the influential *Ni Victimes ni bourreaux* series of articles. It contends that these, far from being the call to action and guidelines for our troubled times, are anchored in their place and time and should be treated with caution.

Ultimately, Camus was a deeply committed writer and thinker, but the relevance of some of his thought to our age is easy to overestimate. We must be careful not to let affection for his work blind us to the problems with his thought in other areas. The paper concludes that what he does propose is an ethics of day-to-day engagement which genuinely does offer a path towards a better understanding of the troubling human issues of our time.

Virginie Lupo
'Albert Camus au XXI e siècle'

Au lendemain du 11 septembre 2001, face à ces images incessamment rediffusées, face à l'horreur faisant irruption dans le quotidien de millions d'Américains et de téléspectateurs médusés, de nombreuses voix de journalistes, de philosophes ou de simples citoyens s'élevèrent pour dire qu'il y aurait désormais un avant et un après 11 septembre. Seuls quelques sceptiques déniaient cette affirmation. Les autres craignaient que désormais le crime soit légitimé, que la terreur règne à nouveau sans partage dans le monde et qu'une guerre de religion n'éclate... Puis il y eut la guerre en Irak...

Devant ce concert de consternations et de souffrances, comment ne pas penser à Camus, comment ne pas avoir envie de se replonger dans ses écrits et notamment dans l'Editorial de *Combat* du 8 août 1945. Le 6 août avait eu lieu le bombardement atomique d'Hiroshima et Camus écrivait : « Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques ». Cette phrase a plus de cinquante ans et pourtant son actualité est toujours patente.

Mais celle-ci n'est pas l'apanage des éditoriaux de Camus ; son théâtre nous apparaît comme tout aussi proche. Trois de ses pièces traitent du terrorisme et celles-ci ne cessent de raisonner chez les lecteurs contemporains que nous sommes. Il s'agit de *Caligula*, créée en 1945, de *L'État de siège*, créée en 1948 et des *Justes*, créée en 1949. Toutes trois s'accordent à refuser la légitimation du meurtre et la justification de la fin par les moyens. Ce que montre chacune de ces pièces, de façon différente selon le sujet qu'elle aborde, est que la violence est à la fois inévitable et injustifiable : pour changer ce monde où le meurtre est devenu monnaie courante, il nous faut recourir au meurtre. « Le meurtre nous renvoie donc au meurtre ». Ainsi, dans *Caligula*, il faut avoir recourt à un complot meurtrier pour se débarrasser de celui qui nie toute espèce d'importance à la vie humaine. Les victimes doivent utiliser les mêmes armes que leurs bourreaux.

Toutefois, pour contrecarrer cette violence, il faut absolument s'imposer des limites, indispensables pour préserver la justice et la dignité de l'homme. Ce sont *Les Justes* qui illustrent cela magnifiquement. En effet, dans le cas des « meurtriers délicats », le meurtre d'enfants constituera la limite à ne pas franchir pour ne pas devenir un simple meurtrier.

Il me semble donc qu'étudier « Camus au XXI e siècle » passe nécessairement par une étude de son théâtre dont j'aimerais souligner l'actualité

Mark Orme.

'Camus et les défis de la démocratie au 21e siècle'

En 1947, Camus écrivait dans *Combat* : " Il n'y a peut-être pas de bon régime politique, mais la démocratie en est assurément le moins mauvais " (II, 319). Toute sa vie, de la défense des victimes de l'injustice coloniale en Algérie à son soutien aux victimes de l'intolérance internationale, il a fait campagne pour les droits civils en rapport avec sa conviction profonde qu'il fallait " diminuer la somme de malheur et d'amertume qui empoisonne les hommes " (Con, 23). Son désir de concilier la justice sociale avec la liberté de la responsabilité individuelle se manifestait dans la démocratie libérale qui, pour Camus, représentait la meilleure réponse au nihilisme au " siècle de la peur " (II, 331). Aujourd'hui, au début du nouveau millénaire, les défis de la démocratie auxquels Camus restait sensible informent encore l'imaginaire collectif. Dans cette communication, je me propose d'examiner, à travers une optique camusienne, trois cas contemporains où les défis de la démocratie sont très critiques. Dans un premier temps, j'analyserai la situation actuelle en Afghanistan, pays ruiné par la guerre civile et opprimé par le Taliban, avant de devenir la cible principale de " la guerre contre la terreur " déclenchée par la coalition ouest à la suite des événements du 11 septembre 2001. Que peut Camus nous dire pour nous aider à faire face aux défis de la sécurité, la pauvreté et la réédification au coeur de cet endroit fragile qui se voudrait pays démocratique ? Dans un deuxième temps, je prendrai l'exemple de Kosovo, région gouvernée par la communauté internationale depuis cinq ans et où les rivalités ethniques continuent à poser des obstacles sérieux pour la stabilité démocratique. Devant une situation tellement instable, quelles sont les leçons à tirer de la situation de l'Algérie dans les années 1950 qui avait représenté pour Camus " une tragédie personnelle " (II, 992) ? Enfin, je m'occuperai de la situation

en Iraq pour évaluer la contribution de la pensée éthique et politique de Camus à l'avenir de ce pays qui tâtonne, d'un pas incertain, vers la démocratie. Contre la justice totalitaire, Camus accueillait la démocratie, " l'exercice social et politique de la modestie " (II, 1580), comme base de la " civilisation du dialogue " (II, 348) qu'il espérait tant. Comme j'espère démontrer, ce désir de faire régner dans le monde les principes démocratiques de la tolérance et de l'entente mutuelle reste aussi important aujourd'hui que du vivant de Camus.

Aime Teulat

Cette communication cherche à prouver la pérennité de Camus, dont les idées, toujours actuelles comme le prouve le titre de ses recueils d'articles, continuent à nourrir notre réflexion sur l'éthique et la politique de ce XXIème siècle naissant. En nous appuyant surtout sur ses articles, nous verrons que Camus défend des valeurs humanistes intemporelles, car il s'intéresse à un journalisme plus moral que politique, ce qui lui a valu des critiques acerbes à son époque, mais lui permet aussi de traverser les années.

Deux axes vont faire émerger la pertinence de l'écriture camusienne au XXIème siècle : l'écrivain livre dans ses articles pour L'Express, publiés dans le cadre de la guerre d'Algérie, un regard assez visionnaire, annonciateur de notre siècle de barbarie fanatique. La quête de la vérité, si chère à Camus, ne l'empêche pas de se tromper parfois sur son temps : il saisit mal l'enjeu de la revendication du peuple algérien, et lit dans sa volonté d'indépendance une manipulation du monde arabe qui cherche à étendre les frontières de son empire, risquant par là de déclencher une troisième guerre mondiale. Or, n'assiste-t-on pas, avec la vague d'attentats de ce début de siècle, à un bouleversement mondial, lié à une tentative d'extension rêvée par quelques intégristes ? Après le 11 septembre, journalistes et écrivains parlent en effet de choc des civilisations et Alexandre Adler voit « finir le monde ancien ». Outre son regard visionnaire, Camus propose surtout une véritable éthique du journaliste. Ses articles pour Combat, après la Libération, dressent un portrait acerbe et sans concession de la presse française. De ses phrases acérées, de son rejet d'un journalisme démagogique, le lecteur de journaux du XXIème siècle doit tirer des leçons sur sa manière d'appréhender l'actualité. Lire Camus, c'est trouver un modèle de témoignage et la définition idéale de ce mot: témoigner, c'est écrire pour faire revivre, faire entendre ceux qui se sont tus, et devenir leur porte-parole posthume. Luc Lang se revendique d'ailleurs de cet héritage camusien dans son dernier roman, 11 septembre mon amour.

Rappel

Les Journées de Lourmarin consacrées à Albert Camus et l'Espagne

se déroulent au Château de Lourmarin

les 8 et 9 octobre 2004.

Contact : Andrée Fosty 04 90 08 34 12

Bibliographie

Paul-F. Smets a publié "Les cinquante printemps de *L'Été* d'Albert Camus", dans la *Revue générale*, Bruxelles, mai 2004, p. 69-76.

Le numéro 6 de la **revue japonaise bisannuelle** *Études camusiennes* vient de paraître, pour le 10^e anniversaire de sa fondation. **Numéro exceptionnel** qui comporte, entre autres, le *texte original* inédit de la conférence donnée par **Albert Camus** au Macmillin Theater, Université de Columbia, New York, le 28 mars 1946, dont on ne connaissait que la traduction anglaise : *The Human crisis*. Il comporte en outre des articles de Hiroshi Mino, Hiroki Toura, Hirofumi Ibaragi, Philippe Vanney, Raymond Gay-Crosier.

Ali Yédes a publié en juillet 2003, aux éditions de L'Harmattan, un « Camus l'Algérien » (272 p., 22 €), dans lequel il analyse avec finesse le caractère « Euro Algérien » de la personnalité de Camus, ni totalement Français, ni totalement Algérien, - cette appellation d'Euro Algérien étant bien plus significative que celle de « pied-noir ».

La bibliographie de l'ouvrage, qui comporte 102 titres, en compte 37 en langue anglaise, sortant ainsi des sentiers battus. L'auteur est Maître assistant dans le département d'études françaises et francophones d'Oberlin College aux États-Unis.

Ce livre se lit comme un roman et constitue, à nos yeux, une bonne initiation à l'œuvre d'Albert Camus.

Rupert Neudeck : « Albert Camus, des Journalist. Ein Arbeiter, der sich täglich selbst in Frage stellt », *Funkkorrespondenz* 53. Jahrgang, Nr 27 vom-2/ 7/ 2004, S. 3 —20.

Marie-Laure Wieacker-Wolff : « Albert Camus » Deutscher Taschenbuch-Verlag, München.[2003 dtv. Nr 31070. Série Portrait 189 Seiten, 10€, vec photos] ISBN 3-423- 31070-7.

Susan Neiman : « Das Wise denken.Eine andere Geschichte des Philosophie. Aus dem Amerikanischen übersetzt von Christiana Goldmann » Suhrkamp Verlag. Frankfurt / M. 2004, 489 Seiten. ISBN 3-518-58389-1. [*Ce livre contient un chapitre sur Camus et autres* : « W as noch bleibt : Camus, Arendt, Kritische Theorie Rawls » S. 421-457] (Zuerst : Princeton University Press 2002). Il existe — peut-être- une traduction française.

VIENT DE PARAÎTRE

Albert Camus 20 *Le Premier homme en perspective.*

TABLE DES MATIÈRES

<i>Camus urbi et orbi</i> , par Raymond GAY-CROSIER (voir ci-après)	3
I. LE PREMIER HOMME	
1. <i>Le Premier homme</i> : le processus d'élaboration, par Yosei MATSUMOTO.	13
2. <i>Le Premier homme</i> : l'aube de Némésis, par Christy LAWRENCE.	33
3. La mère sacrée dans <i>Le Premier homme</i> , par Geraldine F. Montgomery.	63
4. L'Ombre portée par <i>Le Premier homme</i> sur <i>L'Exil et le royaume</i> , par Y.MATSUMOTO.	87
II DOSSIER :	
LA RÉCEPTION DE CAMUS DANS LES PAYS DE L'EST	103
La réception d'Albert Camus en Lettonie, par Isabelle CIELENS.	105
«Restituer Camus à lui-même», lectures hongroises d'Albert Camus, par Andor HORVATH	133
Albert Camus sur les scènes tchèques dans les années Soixante, Par Jana PATOCKOVA	149
III. ÉTUDES	
Du nihilisme aux théocraties totalitaires : <i>Les Sources et le sens du communisme</i> russe de Berdiaev dans les <i>Carnets</i> de Camus, par Samantha NOVELLO.	175
Quand Camus lisait Nietzsche, par Frantz FAVRE	195

PRESENTATION DES ARTICLES

Camus urbi et orbi

À ne pas s'y tromper, *Le Premier homme* est une oeuvre marquée par le double besoin de confession et de bilan. Mais outre une autobiographie à peine déguisée, ce fragment de roman promet aussi de retracer la pénible histoire de l'émigration et des incessantes migrations des habitants d'une colonie en crise. Cependant, cette fresque trans-générationnelle assume d'emblée, moins par sa longueur incertaine que par l'exemplarité qu'elle vise, des proportions épiques et mythiques. Il s'agit donc d'une somme qui vise à intégrer autant les expériences et perspectives personnelles de l'auteur que les procédés narratifs variés adoptés dans ses romans antérieurs. Le prisme choisi est, d'une part, celui des rapports constitutifs et de la difficile communication de silence que le fils entretient avec sa mère et, d'autre part, celui de l'impossible quête d'identité qui sous-tend tout au long la pénible recherche du père. La tendance innée à universaliser les thèmes que Camus traite dans ses récits - les critiques d'orientation politique n'ont pas manqué de le lui reprocher - contribue à l'écho mondial que ses textes ne cessent de susciter. L'accueil qu'a reçu *Le Premier homme*, immédiatement traduit en plusieurs langues, le confirme. C'est pourquoi ce «Camus urbi et orbi» trouve tout naturellement ses interlocuteurs parmi le corps croissant des critiques internationaux qui contribuent régulièrement leurs travaux à chaque numéro. Cette présence internationale est particulièrement forte dans ce numéro-ci — *Le Premier homme* étant, pour la première fois, le sujet principal d'une livraison —, outre la France, y figurent la Suède (et, indirectement, la Lettonie), la Hongrie par le détour de la Roumanie, la République tchèque, l'Italie, le Japon et les États-Unis.

À l'aide de nombreuses notations tirées des *Carnets*, Yosei Matsumoto (Université de Hiroshima) retrace «Le processus d'élaboration dans *Le Premier homme*». Il propose l'hypothèse que la «conception concrète» de ce roman date d'octobre 1953 et coïncide avec la quarantième année de Camus, ce que celui-ci appelle «une sorte de charnière de mon travail et de ma vie» (I, 2037). Entre 1953 et 1956, l'on trouve de nombreux renvois à cette oeuvre future. Mais dès 1942, le petit portrait de l'«Enfance pauvre» (C2, 41), sa continuation en 1946 («Roman. Enfance pauvre.» [C.2, 177]) et d'autres notes fournissent une série d'épisodes et de remarques que Matsumoto répertorie et recense méticuleusement les reprises dans *Le Premier homme*. Enfin, une troisième source textuelle se trouve dans le projet d'une «Préface à L'Envers et l'endroit» de 1949, plus particulièrement dans une première allusion à ce projet de préface qui date de mai 1937 et qui déplore les imperfections formelles des premiers essais. Matsumoto lie la longue réticence de permettre la publication de ces essais et l'intention d'écrire plus tard «un livre qui sera une oeuvre d'art» (II, 1219) au projet in statu nascendi mais pour l'instant sans titre de récrire l'enfance et le passé. Ce projet de longue haleine pourrait bien s'appeler un jour *Le Premier homme*.

«*Le Premier homme* : l'aube de Némésis» de Christy Lawrence (Belmont, Massachusetts) part de l'hyperstructure qui, selon Camus lui-même, agence l'organisation de son oeuvre, en particulier le mythe de Némésis qui devait, après ceux de Sisyphe et de Prométhée, informer le troisième palier de sa création (cf. C2, 238 et C3, 187). Les maîtres thèmes corrélatifs bien connus sont: l'absurde, la révolte, l'amour. À la fois déesse de la vengeance et de la mesure, Némésis fait sa première apparition dans le Diplôme d'Études Supérieures de 1936 mais dominera surtout la dernière décennie de la vie de Camus et ce comme une espèce de prolongation de «la pensée de midi». Le triomphe de Némésis se voit dans le projet à peine amorcé d'un «Don Faust» qui doit charpenter son propre équilibre et, surtout, dans *Le Premier homme* et ses Annexes. La duplicité congénitale de Cormery sinon de chacun est à la source de sa monstruosité. Les voix contradictoires qui le hantent, le soleil et les ombres de son existence sont apprivoisées par Némésis dont la fille est la nécessité, celle même qui marque la jeunesse de l'écrivain et qu'exemplifie, avec une dignité inégalable, sa mère. Si la fausse confession de *La Chute* est une espèce de règlement de compte avec la duplicité mensongère et la culpabilité qui en découle, la tentative de confession à la mère que constitue *Le Premier homme* équivaut à une quête de l'innocence et de l'unité que ni la recherche du père ni le pèlerinage aux sources ne pourront apporter. Par le truchement de l'autobiographie transposée au niveau mythique, Camus ramène l'histoire (la sienne comme celle de ses ancêtres) à un refus des excès que l'Histoire est susceptible d'engendrer. Adoptant «l'ordre naturel» (PH,

30) de l'Histoire, c'est-à-dire l'ordre cyclique et non pas linéaire, cette chronique familiale finit par substituer «la chronologie du livre [à] l'histoire des hommes.».

Constatant que l'ébauche du dernier roman de Camus «rassemble, en les éclairant d'une lumière nouvelle, la plupart des aspects familiers du maternel camusien», Geraldine Montgomery (Williamstown, Massachusetts) examine le rôle de «La Mère sacrée dans *Le Premier homme*» afin de dégager «le pouvoir structurant de la relation mère-enfant». L'absence/présence de la mère - «madone silencieuse» selon la belle expression de Jean Daniel - et son silence persistant ressentis à la fois comme positif et négatif renvoient à un refoulement originaire que notre critique élucide à la lumière de la dyade mère-enfant de Kristeva et du royaume archaïque *ante partum* que Jean Gassin place au centre du rapport camusien mère-fils. La *chora* (réceptacle), concept que Kristeva emprunte à Platon, «se différencie de l'imaginaire lacanien en termes d'espace sémiotique pré-verbal, empreint d'expériences somatiques et sensorielles, comme opposé au monde de la représentation par l'image.» Mais au-delà des constats psychanalytiques, la générosité maternelle qui nourrit la communion privilégiée de la mère et du fils ouvre sur un domaine peu étudié dans l'œuvre camusienne: le sacré. Le mari et le père une fois tombé sur le champ de bataille, la mère endeillée frappée d'une infirmité d'enfance s'enferme pour de bon dans sa passivité, dans un désir d'effacement qui la rendra à la fois généreuse envers son fils et dépendante envers sa propre mère. Cet exil intérieur définitif qu'elle s'impose donne à son silence têtue une profondeur et une force mythique et mystique susceptibles de générer «une élévation spirituelle de la mère par le fils».

On sait que le choix des nouvelles qui constituent *L'Exil et le royaume* n'était pas toujours fixe puisque l'une d'entre elles s'est métamorphosée en roman (*La Chute*, 1956) et a été publiée un an avant le recueil. Les rapports intertextuels entre les nouvelles et le projet de roman forment l'objet d'une seconde étude de Yosei Matsumoto intitulée «L'Ombre de *Le Premier homme* sur *L'Exil et le royaume*». Il y poursuit une piste ouverte par Roger Quilliot (I, 2039). Si la genèse retraçable dans les Carnets indique clairement que Camus a conçu ces deux textes comme des ouvrages autonomes, leurs ressemblances thématiques, géographiques et chronologiques - «Les Muets» fournissent l'exemple le plus transparent - sont néanmoins frappantes: les protagonistes de *L'Exil et le royaume* sont, chacun à sa manière, des dépayés, voire des déracinés à la recherche de leur royaume. Mais c'est «La Pierre qui pousse» qui offre l'affinité thématique la plus directe avec l'ébauche de roman. Il y a, pour commencer, la technique adoptée dans les deux textes et qui consiste à ne révéler que graduellement le nom de personnages introduits simplement comme «l'homme», c'est-à-dire le père de Jacques et d'Arrast. Tels les émigrés dans *Le Premier homme*, l'ingénieur quitte son pays de naissance pour repartir à zéro dans un monde inconnu, y rencontrer l'épreuve déterminante, des regards souvent hostiles et finir par s'y enraciner. L'ombre que le recueil jette sur l'ébauche de roman se voit aussi dans une réponse que Camus donne dans une interview où il place les nouvelles dans la catégorie d'œuvres de transition, l'aboutissement logique de cette transition étant, selon Matsumoto, le noyau dur de la phase créatrice suivante: *Le Premier homme*.

Le dossier sur «La réception de Camus dans les pays de l'Est» poursuit la série d'études qui formaient le noyau d'AC 18 (*L'Œuvre de Camus en U.R.S.S. et en RDA*). Isabelle Cielens (émérite de l'Université de Örebro, Suède) recense la réception difficile des œuvres, même choisies, de Camus en Lettonie sous un régime qui, à partir du climat répressif de l'occupation russe en 1940 jusqu'au rétablissement récent de la démocratie, est passé de la suppression quasi totale de l'expression libre à des conditions financières et culturelles peu propices à la diffusion de livres, voire à la lecture. Textes et traductions à l'appui, I. Cielens décrit le rôle à la fois important et courageux qu'ont joué, dès 1956 et dans ces conditions de travail particulièrement difficiles, les rares traducteurs qui ont apporté aux lecteurs lettons quelques œuvres de Camus. Parmi celles-ci, *La Peste* fut longtemps privilégiée, alors un peu partout le *test seller* incontesté parmi les œuvres camusiennes. En fait, il faudra attendre 1989 pour que paraisse une traduction de *L'Étranger*. Par ailleurs, jusqu'à la fin du régime soviétique, le public letton devait se limiter à lire les rares traductions de Camus en russe. Ce choix restreint s'explique par les circonstances politiques qui bannissaient d'emblée les langues et littératures étrangères autres que russe et excluaient surtout la publication des écrits jugés séditionnaires ou bourgeois tels que *L'Homme révolté*. Pareillement révélateurs sont les comptes-

rendus lettons de l'époque qui rabâchent le dogme politique du jour et ce jusqu'à la chute du régime communiste. Il n'y a que la période du «glasnost» qui permette, à partir de 1985, de supprimer une fois pour toutes les courbettes idéologiques obligatoires. Enfin, les dossiers de presse d'après 1990 montrent que, si certains clichés sur Camus (en particulier son appartenance présumée à la philosophie existentialiste) ne sont pas toujours évités, l'éventail des titres disponibles inclut enfin *L'Homme révolté* et d'autres oeuvres et les articles de fond plus avertis se font plus nombreux apportant finalement des perspectives critiques nouvelles.

«Ce que fut l'Espagne pour nous il y a vingt ans, la Hongrie le sera aujourd'hui.» (II, 1782). Dans son appel lancé à la salle Wagram, le 15 mars 1957, Camus n'hésite pas à juxtaposer deux grands moments de l'histoire de son temps en s'adressant au public nombreux qui est venu écouter les protestations des intellectuels contre l'invasion russe en Hongrie. Rien d'étonnant donc que ce ne soit que sous le régime Kádár, au lendemain ces événements, que le public hongrois pourra commencer à lire Camus, constat par lequel Andor Horváth (Université de Babes-Bolyai, Cluj, Roumanie) amorce son analyse des «Lectures hongroises d'Albert Camus». Et comme en Lettonie, pour le «grand» public en Hongrie, Camus romancier éclipse longtemps Camus essayiste et philosophe. Les oeuvres jugées controversées, en particulier *L'Homme révolté*, étaient cependant accessibles au nombre plus restreint des écrivains hongrois francophones si bien qu'il est possible de parler «d'une influence immédiate et intime de Camus dans l'évolution des lettres hongroises». Après un résumé rapide de l'évolution de l'opinion de la gauche française qui va des réactions mal informées au procès truqué de Rajk (1949) à la condamnation de l'entrée de chars soviétiques à Prague (1968) en passant par celle de l'insurrection hongroise de 1956, Horváth répertorie la série de traductions et retraductions en hongrois qui s'évalent surtout entre les années 60 et 90, celle de *L'Étranger* de 1946 par Albert Gyergyai formant l'exception unique. Quant aux interprétations répandues dues au rôle exemplaire mais idéologiquement fixé qu'a joué Györgi Lukács dans la réception d'oeuvres étrangères, notre critique préfère le rayonnement qu'exercent les articles substantiels mais de qualité variée parus dans trois dictionnaires littéraires. Le public de la période 1960-80, qui jouit d'une liberté d'expression relative, lit Camus surtout dans l'optique dégagée par A. Gyergyai, à présent reconnu comme grand traducteur et critique influent. Selon lui, Camus fait partie de l'héritage des grands moralistes qui va de Montaigne à Valéry. La seule monographie consacrée à Camus sort de la plume de Vilma Mészáros qui synthétise les apports critiques en privilégiant cependant celle de Lukács et les lectures des romans. Les jugements politiques et philosophiques de cette même époque ne parviennent pas encore à se libérer suffisamment de l'emprise idéologique ce qui incite notre critique à conclure que «plutôt que d'évolution, on est en droit de parler de variations plus ou moins significatives [...]». Au cours des années 90, ce seront surtout les affinités entre Camus et Miklós Mészöly, romancier hongrois «le plus intimement lié à la philosophie de l'absurde», qui intéressent la critique hongroise. Ces affinités s'affirment particulièrement dans *Mort d'un athlète* (1961) dont le protagoniste partage bien des traits avec Meursault. Mészöly est aussi l'auteur d'un remarquable essai qui est «le texte le plus pénétrant en Hongrie» sur Camus.

«Albert Camus sur les scènes tchèques dans les années 60» est un panorama fouillé (qui commence bien avant 1960) que nous propose Jana Patocková (Institut de Théâtre, Prague). Elle part du fait que la France et la Tchécoslovaquie des années 30 et 40 ont partagé une situation historique et économique semblable qui a suscité dans les deux pays, mais à l'insu l'un de l'autre, des réactions littéraires et philosophiques comparables. L'un des résultats était «la variante tchèque de l'existentialisme» qui s'est articulée chez plusieurs auteurs et dans des groupes d'intellectuels dont l'éminent comparatiste Václav Cerny a établi un inventaire. Dès 1947, les [*Cahiers trimestriels d'art et de philosophie*] consacrent un numéro entier à l'existentialisme. Un deuxième fascicule de Cerny portant surtout sur l'existentialisme français paraît en 1948 mais se voit confisqué au lendemain du putsch communiste qui met fin aux sondages philosophiques de ce genre. Quant au théâtre de Camus, il va falloir attendre la mi-soixantaine avant de voir ses pièces représentées sur les scènes tchèques, le faux label d'existentialiste reléguant Camus d'emblée à la catégorie de bourgeois décadent. Pendant quelque temps, «[1] es oeuvres prohibées ont pu circuler par des voies privées, intimes, par des prêts.» Ne répondant ni à la tradition réaliste ou psychologique ni à celle du théâtre grotesque qui dominent les scènes tchèques, le théâtre de Camus se heurte par ailleurs au fait

que «la culture théâtrale française fondée principalement sur le texte n'a jamais su s'imposer dans le milieu théâtral tchèque.» Ainsi l'adaptation du roman de Faulkner, *Requiem pour une nonne*, obtient-il au mieux un succès mitigé. Même *Caligula*, présenté en extraits en 1963, doit attendre deux ans avant d'être joué entièrement sans, cependant, réussir à s'imposer. *Le Malentendu*, en revanche, connaît une meilleure réception. Ces deux pièces ayant d'abord été jouées à Liberec, Les Justes seront montés à Prague, en 1965. Mais le succès relatif, selon les recensions, est surtout dû à la qualité de la mise en scène. L'adaptation de *Les Possédés* (1967), montée encore à Liberec, semble avoir dépassé «les capacités de l'ensemble» courageux ce qu'on attribue aux moyens limités dont dispose «un théâtre de province». Peu après l'invasion russe de 1968, *Le Malentendu*, pièce sombre qui correspond parfaitement au *Zeitgeist*, a été repris avec succès dans le répertoire du théâtre de Liberec. Par la suite, plusieurs mises en scène pragoises n'ont pas toujours su reproduire le même succès. Celle des étudiants de l'Académie des Beaux-Arts (1969) ont tenté d'animer la pièce de Camus en «reliant l'expression des acteurs vivants avec des marionnettes géantes (80 cm).» Enfin, le choix de *L'Etat de siège* qui connaît une seule représentation en 1969 répond à son tour au pessimisme politique de l'époque. Malgré sa brièveté, le passage de Camus sur la scène théâtrale tchèque a eu sa part d'influence dans le chemin difficile parcouru par le théâtre tchèque «depuis les normes idéologico-esthétiques obligatoires des années 50 vers une émancipation des idées et des formes.»

Si l'on trouve dans la littérature secondaire bien des renvois à Berdiaev que Camus a lu lorsqu'il préparait *Les Justes* et de *L'Homme révolté*, les rapports textuels précis entre ces deux auteurs n'ont pas été étudiés à fond. C'est ce que fait, textes toujours à l'appui, Samantha Novello (Turin) dans son étude intitulée «Du nihilisme aux théocraties totalitaires : *Les Sources et le sens du communisme russe* de Berdiaev dans les *Carnets de Camus*». C'est dans les réflexions d'ordre politique des *Carnets II* qu'il faut chercher les sources cachées des lectures que Camus a pu faire de Berdiaev. Parmi celles-ci figurent des passages - dont on nous fournit l'inventaire précis - indiquant que Camus a littéralement transcrit mot par mot des phrases tirées d'une oeuvre de Berdiaev que Roger Quilliot ne mentionne pas dans ses notes de l'édition de la Pléiade: *Les Sources et le sens du communisme russe* (1938). Les tableaux de concordance entre de nombreuses remarques des *Carnets* et le livre de Berdiaev amènent notre critique à constater que l'argumentation de Berdiaev a visiblement aidé Camus à charpenter sa présentation des régimes totalitaires dans *L'Homme révolté*. Cependant, au fond de ce qu'il y est dit du nihilisme ne se trouve pas seulement un autre livre que Camus a pratiqué, *La Révolution du nihilisme* (1939) de Hermann Rauschning sur les sources du nihilisme nazi, mais un effort d'intégrer «l'analyse de [celui-ci] avec la lecture de Berdiaev.» Quant à l'adjectif - clé «totalitaire» et la notion philosophique de «totalité», il s'agit «pour Camus comme pour l'écrivain russe, [de] la projection d'une aspiration ubriste et illimitée de l'homme qui vise à refaire la création divine.» Mais Camus se sépare de Berdiaev quand celui-ci postule un retour aux valeurs chrétiennes en lui opposant «un doute radical envers tout ce qui prétend à l'absolu.»

Enfin, Frantz Favre (Rouen) nous présente un très utile inventaire commenté des livres de et sur Nietzsche qui se trouvaient dans la bibliothèque personnelle de Camus. Mais «Quand Camus lisait Nietzsche» est aussi et surtout un article qui recense les citations, pour la plupart fidèles, de *La Volonté de puissance* que Camus reprend dans *L'Homme révolté* après les avoir «soulignées sur son exemplaire». Sans attribuer trop d'importance aux annotations du moment, notre critique tente de dégager dans les aphorismes retenus par Camus «les constantes de sa sensibilité». Les annotations peuvent être classées en trois types: «celles qui se réduisent à un jugement synthétique», «une réaction plus impulsive», et «un projet personnel» Mais dans les cas moins fréquents où il s'agit de citations d'autres oeuvres de Nietzsche, Camus prend ses libertés soit en résumant soit en procédant même à un travail de réécriture qui peut faire subir au texte «une véritable métamorphose» dont cet article nous fournit un exemple.

Raymond Gay-Crosier.

Quand des mots racontent l'histoire

Un ouvrage de référence qui propose une relecture pertinente de l'oeuvre camusienne placée au coeur de sa création...

"*Je crois à la justice mais je défendrai ma mère avant la justice*". On connaît le sort de cette célèbre phrase dite par Albert Camus, une fois tiré de son contexte et le bruit qu'elle a provoqué quant à l'engagement de cet écrivain et journaliste autour de la question "algérienne" à l'époque de la colonisation. Beaucoup a été dit par la suite et des études ont été menées pour expliquer, conforter, récuser ou simplement analyser l'écriture camusienne.

Christiane Chaulet-Achour est de ces spécialistes de littérature qui n'a pas cessé depuis longtemps de "converser" avec l'oeuvre de Camus en publiant une série d'articles et d'essais à son propos. Dans sa dernière livraison, *Albert Camus et l'Algérie*, sortie récemment aux éditions Barzakh, l'universitaire qui a été professeur au département de français de l'université d'Alger dès 1967, puis aujourd'hui enseignante en France à l'université de Cergy-Pontoise, veut "*cerner la dimension algérienne de l'écriture camusienne et comprendre l'ambivalence de sa réception, faite de séduction et de rejet. Comprendre aussi comment l'Algérie joue sa partition profonde dans la création de l'écrivain...*". Christiane Achour donne une nouvelle lecture de l'écriture camusienne loin des commentaires académiques, mais en la replaçant dans son contexte originel, c'est-à-dire historique, social et linguistique. Son oeuvre est, selon elle, liée à "l'ancrage spatial" où il a vécu, où il a baigné, fait de fraction colonisation/ décolonisation.

L'écriture camusienne est ainsi décryptée, analysée, synthétisée. De Noces, poème lyrique traitant de Tipaza, au roman *Premier homme*, il nous est révélé que l'écriture camusienne est fortement marquée par la nature. Celle-ci posséderait des forces agissantes sur les individus. Soleil, mer sont animés d'une violence surnaturelle "meurtrière". La réalité algérienne est faite d'un peuple effacé, réduit au néant, "mythifié". Loin de glorifier la présence coloniale, il en ressort d'après l'analyse de Mme Achour, que l'écriture de Camus est le reflet de la situation socio-historique de l'époque, rompant avec le type de "littérature coloniale". Elle est poétique et symbolique laissant transparaître la réalité en des tragédies grecques. Le livre par excellence où il parle de l'Algérie, nous apprend-on, est l'inspiration autobiographique : le *Premier homme*.

Camus, écrivain mais aussi journaliste, passera non pas un regard "touristique" sur la Kabylie dans Alger Républicain mais celui d'une Promenade à travers la souffrance et la faim d'un peuple. Il nous est ainsi révélé l'engagement de l'écrivain qui a toujours pris position pour contrer la misère et pour une meilleure égalité de scolarisation, des Algériens notamment.

Dans *Albert Camus et l'Algérie* sont également notifiés plusieurs citations tirées de lettres ouvertes et propos d'écrivains sur Albert Camus, des critiques acerbes des fois et parfois pas tendres à son adresse.

On y trouve Mouloud Feraoun le sympathisant, Jean Sénac, Kateb Yacine le sceptique, Assia Djebar, Rachid Boudjedra, Mustapha Lacheraf... Dans ce travail pertinent, où l'analyste ne cesse d'étoffer sa thèse et d'étayer sa problématique, il va de soi que dans "l'univers littéraire (d'Albert Camus) l'Algérie respire et transpire de toutes parts". Cependant, il est regrettable d'apprendre via sa biographie faite par Main Vircondelet - à partir de l'album de photos de famille -, note Christiane Achour que "*Camus était dans l'incapacité de concevoir le projet d'indépendance de l'Algérie. Il opta pour le dialogue*", et d'ajouter: "*Pour Camus, l'Algérie ne peut être qu'un pays fédéral où chaque communauté est représentée, où personne n'est lésé*". Une attitude quelque peu ambiguë de ce fils de Belcourt, la même qui peut s'apparenter à du silence. "Un retrait" qui a dû ainsi coûter cher à Camus. C'est cette neutralité de l'écrivain qu'on a dû lui reprocher. Plutôt à Camus le citoyen...

A la fois didactique et pédagogique, ce livre servira également aux curieux pour savoir ainsi qui était Albert Camus, "l'Algérien".

Enrichissant à plus d'un titre, ce livre mérite d'être lu avec attention.

L'Expression, 6 septembre 2004



VU, LU, ENTENDU

Goulven Le Brech 06 / 07/ 2004.

« Dimanche matin dernier [4 juillet] une émission sur Camus a été diffusée sur France 5, dans la série "Un siècle d'écrivains". Vous devez sans doute la connaître, pour ma part je l'ai trouvée très intéressante. Cependant c'est un portrait peut-être un peu trop pessimiste de l'écrivain (on insiste beaucoup sur sa maladie et ses déboires avec Sartre et les existentialistes)

Voici le résumé de l'émission (en provenance du site Internet de France 5) :

ALBERT CAMUS (1913-1960) - UNE TRAGÉDIE DU BONHEUR

Série documentaire en 12 épisodes de 52' de Bernard Rapp. Épisode écrit par Jean Daniel et réalisé par Joël Calmettes, et coproduit par France 3/CKF Productions, avec la participation du CNC, du Ministère des affaires étrangères, du Ministère de la culture et de la communication et de l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), et avec le soutien de la Procirep. Production déléguée : Max Armanet et Philippe Cazer. Musique : Jean-Sébastien Bach et Manuel de Falla. Narration : Jean-Louis Trintignant. Voix off : Michel Bouquet et Jean Daniel. 1999. (4/12) Albert Camus - 1913-1960 - Une tragédie du bonheur. Albert Camus est l'un des plus grands témoins du siècle dernier. L'un de ses livres, " L'étranger ", arrive en tête des cinq romans que les Français disent préférer dans les publications du XXème siècle. Il n'est pratiquement plus de pays où son oeuvre n'ait été traduite et les jeunes gens du monde entier le considèrent, non comme un maître à penser, mais comme un modèle dans lequel ils reconnaissent leurs instincts, leurs préoccupations et leurs problèmes. Le réalisateur a vécu, auprès de Camus, des périodes de bonheur exalté et a vu comment, plus que les autres, ce dernier en payait le prix...

Enfin, je me permets de revenir sur une question que je vous avais posée, il y a quelques mois à propos des rapprochements entre Camus et Georges Perros.

J'ai trouvé une réponse dans un entretien consacré à Michel Butor (sur le site sur Perros / / perros.ordinaire.free.fr), ou Butor dit explicitement que Camus et Perros se connaissaient.

J'avais oublié un autre point commun entre Perros et Camus : le football.

Tous deux étaient passionnés par ce sport, qui, si j'ai bien compris, leur permettait d'exprimer leur attachement à des valeurs très simples et très vraies car régies par le feu de l'action... »

Dans la série de six grands articles de **Benjamin Stora** que Le Monde a consacré à l'Algérie, du 5 au 10 juillet 2004, le cinquième avait pour titre « Oran, la ville où Camus s'ennuie », avec une citation des Carnets 1941 «*les plus belles pages sans doute sur Oran* ».

Dans Le Monde 2 des 25-26 juillet 2004, l'éditorial d'Edwy Plénel est consacré au « journalisme d'idées », avec cette référence essentielle à Camus :

CAMUS EN AOÛT 1944

"Notre désir, d'autant plus profond qu'il était souvent muet, était de libérer les journaux de l'argent et de leur donner un ton et une vérité qui mettent le public à la hauteur de ce qu'il y a de meilleur en lui. Nous pensions alors qu'un pays vaut souvent ce que vaut sa presse. Et s'il est vrai que les journaux sont la voix d'une nation, nous étions décidés, à notre place et pour notre faible part, à élever ce pays en élevant son langage..."

Il y a soixante ans, au lendemain des combats de la Libération de Paris, l'auteur de cette profession de foi, journaliste de belle occasion, d'engagement plus que de métier, s'inquiétait de l'avenir de la presse. À rebours des unanimismes du moment, où se distinguaient les ralliés de la dernière heure, il n'hésitait pas à se lancer dans une "critique de la nouvelle presse", craignant qu'elle ne retombe dans les veules ornières des gazettes d'avant-guerre dont les facilités avaient accompagné la course à l'abîme, exploitant les peurs et attisant les haines.

UN JOURNALISME D'IDÉES

Il s'appelait Albert Camus et, commencée le 31 août 1944, sa série d'éditoriaux de *Combat*, plaidant pour une "réforme de la presse", insistait sur les vertus du recul et de la distance, le refus des emballements et des suivismes : *"On crie avec le lecteur, on cherche à lui plaire quand il faudrait seulement l'éclairer. À vrai dire, on donne toutes les preuves qu'on le méprise et, ce faisant, les journalistes se jugent eux-mêmes plus qu'ils ne jugent leur public."* *"On veut informer vite au lieu d'informer bien, la vérité n'y gagne pas"*, insistait encore Camus, plaidant pour un *"journalisme critique"*, qu'il appelait joliment *"journalisme d'idées"*.... »

Toujours dans ce même Monde, dans un article de **Philippe Dagen** sur Daniel Cordier, ces quelques lignes :

« Ce matin de juillet, Daniel Cordier vient de prendre son petit-déjeuner au Café des Deux-Magots (Saint-Germain-des-Prés, Paris). Le lieu lui rappelle un épisode de ses missions en France : *"Je suis entré pour la première fois de ma vie aux Deux-Magots en juillet 1943, pour y rencontrer Sartre. Il voulait résister, m'avait-il fait savoir. Nous nous sommes vu plusieurs fois cet été-là et je lui ai demandé, pour Londres, un papier sur la situation. Je l'ai d'ailleurs rapporté en Angleterre quand j'y suis retourné en mars 1944.*

Or j'avais aussi demandé des textes du même genre à Camus, à Queneau, à Vaillant, etc. Sartre, avec qui j'avais rendez-vous, devait donc, qui, lui, était au Café de Flore. Je n'y étais non plus jamais entré. L'atmosphère était extraordinaire. C'était bourré de gens de toutes sortes. Sartre m'a conduit à Camus qui, du reste, m'a accueilli plutôt froidement. Sur la banquette, pas très loin, il y avait Alain Laubreau, le journaliste de Je suis partout... Voilà comment ça se passait dans ce milieu-là, parmi les intellectuels. À mes yeux, ils me paraissaient tout à fait irréalistes. Il faut dire que je venais de l'école de l'Intelligence Service et que j'avais 22 ans. Et puis que pouvaient-ils faire, eux, les écrivains ? Ils n'étaient pas préparés à se battre. Et ils étaient en majorité de gauche et donc opposés à de Gaulle - ce qui était logique dans leur réflexion, au nom de la démocratie." »

À la mort, le 23 juillet 2004, de **Serge Reggiani**, la presse a rappelé que le comédien avait été appelé par Albert Camus, en 1949, à tenir le rôle de Kaliayev dans *Les justes*, et que, dans son recueil de lettres imaginaires « *Dernier courrier avant la nuit* », il avait rapporté des souvenirs et des portraits. A l'occasion de la sortie d'un CD reprenant une douzaine de ses lettres, lues par l'auteur, et de ses chansons les plus connues, a eu lieu une réédition de *Dernier courrier avant la nuit* (ed. *L'Archipel*, sept.2003) paru précédemment en 1995. Toute sa vie, Serge Reggiani a croisé des artistes d'exception, toute sa vie, il s'est entouré d'êtres chers. Aux uns et aux autres, il n'a pas toujours songé à dire aussitôt son affection ou son admiration. Au gré des lettres surgissent les portraits des frères Prévert, de Picasso, Cocteau, Piaf, Camus, Brel. Cette édition, entièrement remise à jour, est enrichie de lettres à Jean Becker, Claude Sautet, et de propos sur la peinture, sa plus récente passion.

*

Au cours de l'émission de France-Culture du 20 août 2004, « Lumières d'août » de Tewfik Haken a donné la parole à *Hamid Nacer-Khodja*, poète découvert et lancé par Senac quand celui-ci, dans l'émission "Poésie sur tous les fronts", suscitait des vocations chez les jeunes poètes de langue française en Algérie et en Afrique francophone. Maintenant reconnu comme un des plus grands spécialistes de Jean Senac, sur lequel il a publié plusieurs études. Il a annoncé, au cours de cette émission la publication à l'automne la **Correspondance Camus-Senac** aux éditions Paris-Méditerranée.

*

Dans l'éditorial de **Jean Daniel** consacré à **Ceslaw Milosz** (*Nouvel Observateur* du 19 août 2004), nous relevons ces quelques lignes, concernant **Camus**, et notre **Bulletin** :

« *Le seul qui accueille vraiment Milosz, c'est Albert Camus. Ils sont tous les deux en disgrâce auprès des autorités intellectuelles communistes. Plus tard, entre «l'Homme révolté» et «la Pensée captive», on découvrira bien des points de sensibilité commune. S'y ajoute vite une découverte qui éblouit*

Milosz. C'est Camus qui a pris l'initiative et la responsabilité de publier toutes les oeuvres posthumes de leur grande Simone Weil. Or déjà Milosz a décidé de traduire l'auteur de «l'Enracinement» en polonais. Pour lui, la France est le pays qui a pu produire avec Simone Weil «un être-événement immense dans l'histoire du monde et des idées».

P.-S. —A tous ceux qui, si justement, ont déploré qu'il ne soit pas fait mention ici de la disparition du grand éditeur Edmond Charlot (1915-2004), je voudrais signaler le dernier bulletin de juillet de la Société des Etudes camusiennes, 10, avenue Jean-Jaurès, 92120 Montrouge (France). Ils y trouveront de remarquables articles très différents et très complémentaires de Guy Basset et d'Hélène Rufat. C'est de plus une bonne occasion de connaître ce bulletin... »

Lu sur le net

Communiqué par **Philippe Beauchemin** (12 / 08 / 2004)

«Un style au service de l'idée

Porte-parole particulièrement sensible et sincère du malaise de la pensée occidentale contemporaine, Camus est également l'un des plus grands prosateurs français, dont la rigueur classique, la technique sûre et efficace savent parfois céder la place à un lyrisme écla tant.

Les idées ne sont rien sans leur expression. Et l'oeuvre de Camus est celle d'un écrivain, non d'un philosophe. Il l'a dit lui-même sans dissiper cet autre malentendu. De même qu'il n'a pas voulu se cantonner à un genre, il s'est gardé de limiter son style à un seul registre. «J'ai adapté la forme au sujet, voilà tout.» En effet, selon le sujet ou le personnage, l'écriture change: neutre pour Meursault dans l'Étranger; rigoureuse, objective et pourtant passionnée pour la chronique de la Peste; ironique pour Clamence dans la Chute. Si les articles usent d'une prose impeccable et vibrante, où le mot va droit à l'idée, sans effets ni sécheresse, c'est peut-être dans les essais littéraires que s'affirme surtout la maîtrise d'un langage personnel. Mieux que des arguments, les images, les rythmes composent une méditation lumineuse, un hymne à la beauté et à l'ardeur. Parallèlement, alors qu'il revient dans l'Été au lyrisme magique des Noces, Camus, dans les derniers récits, devient moraliste et poète. Le ton de la confiance remplace celui des discours. «Les styles, disait-il, ne sont pour moi qu'un moyen.»

Source:<http://persweb.wabash.edu/facstaff/lamarlec/f307/existentialisme.html> # style

Sur les convergences, les oppositions, les filiations, etc. entre Montaigne et Camus, des travaux ont-ils été écrits ?...

Extraits du Forum Camus (août 2004)

20 / 08 / 2004 - Bonjour,

Je recherche un ouvrage permettant de mieux comprendre "l'Homme révolté", que me conseillez-vous?

Merci d'avance. ASK

Réponses de Philippe Beauchemin :

Je viens d'emprunter, pas plus tard qu'hier, à une bibliothèque le livre d'Arnaud Corbic, publié en septembre 2003, Camus: L'absurde, la révolte, l'amour. C'est pas très long, mais ça semble drôlement bien documenté. ...

J'ai terminé la lecture, mais je ne sais pas quoi penser. Un livre qui ne condamne pas, objectif, mais où Camus apparaît comme encore plus antichrétien que je l'avais imaginé, si par exemple certains passages de *L'Homme révolté* sont bien situés, ce dont comme Thomas je ne suis pas sûr. Camus avait, semble-t-il, dans *L'Homme révolté* assoupli un peu ses politiques par rapport à un texte préparatoire qui s'appelait Remarques sur la révolte.

Je pense que dans l'ensemble Camus souligne la tentative de divinisation de l'homme à travers certaines idéologies nées de la révolte et il est contre, il faut le souligner deux fois. ...

Quant à évaluer le marxisme et le christianisme (curieusement Arnaud Corbic n'a pas relevé) c'est évaluer total et totalitarisme.

Camus a raison ailleurs dans son oeuvre quand il dit que le christianisme est une religion totale, toutes les religions le sont puisqu'elles supposent à travers un engagement une vision du monde, mais il propose passionnément une vision du monde lui-même, donc faudrait-il alors qualifier sa pensée de totale ?

Je viens de comprendre pourquoi il est tellement question de l'athéisme de Camus dans ce livre.

La thèse de doctorat en philosophie d'Arnaud Corbic soutenue en 2002 portait sur La question de l'athéisme chez Albert Camus (voir dernier Bulletin de la SEC).

Auteur: Playtime - 30 / 08 / 2004

Durant tout le mois d'août 2004, France-Culture a diffusé des conférences données en cours d'année par le philosophe Michel Onfray dans le cadre de son Université populaire. Les deux dernières semaines étaient consacrées à Michel de Montaigne. C'était passionnant.

Il me semble qu'il y a des connexions à faire entre Montaigne et Camus. Au départ, il peut paraître une opposition face à la mort : elle est presque une douce compagne pour Montaigne alors que Camus la trouve absurde : elle crée une familiarité avec le premier alors qu'elle révolte le second.

Cependant, je pense que, dans le fond, les deux penseurs se rejoignent, avec comme maillons intermédiaires Voltaire ("il faut cultiver notre jardin") et Nietzsche, par leur immanence (pour eux, il n'y a pas d'au-delà) et par le goût de jouir du présent (voyez l'importance du corps et de la sexualité chez Montaigne, Voltaire, Camus).

Plus généralement, il s'agit de deux esprits libres. L'un et l'autre ont été considérés souvent plus comme moralistes que comme philosophes. Et enfants ils ont eu un rapport particulier avec la langue : Montaigne élevé dans l'ignorance du français jusqu'à l'âge de six ans, Camus dans une famille quasi silencieuse. Et on pourrait encore parler de leur anti-colonialisme (voir les écrits de Montaigne sur les peuples d'Amérique, dès 1580 !!!). Et aussi leur aversion pour la révolution.

Au titre des oppositions, Camus est beaucoup plus critique que Montaigne à l'égard du pouvoir. Leurs origines sociales sont aussi à l'opposé de celles de Montaigne, issue d'une riche famille récemment annoblie.

Revue de presse de Marcelle Mahasela

Dans le cadre de l'Exposition *L'insolite patrimoine* de la Cité du Livre d'Aix-en-Provence, le Centre Albert Camus a présenté, à côté de papier à lettres et enveloppes au nom de Camus, l'horoscope de Camus par Max Jacob, Galerie Zola du 20 juillet au 22 septembre 2004.

La prochaine exposition du centre de documentation Albert Camus, toujours à Aix en Provence, de septembre 2004 à février 2005, aura pour thème : *Faim, plaisir, partage, se nourrir aux cènes d'Albert Camus*.

« *Qu'ils dénoncent la faim dans Alger-Républicain et Combat, qu'ils évoquent les délices d'un plat dans Le Premier homme ou qu'ils rappellent la chaleur du partage dans L'Exil et le royaume, la carte des textes d'Albert Camus que donne à goûter cette exposition est surtout savoureuse.* »

*

Les promenades littéraires Albert Camus et Henri Bosco

Les promenades littéraires Albert Camus et Henri Bosco sont des visites qui permettent de découvrir des lieux insolites chargés d'émotions, des sites magiques que tout visiteur pourra traverser tout en écoutant des lectures choisies d'oeuvres propres à chaque auteur.

Organisées toute l'année, les samedis :

- à 11h : "sur les traces d'Henri Bosco"

- à 15h : "sur les pas d'Albert Camus"

- un samedi sur deux, en été, à 19h sur le thème d'Albert Camus ou d'Henri Bosco

Durée de chaque circuit : 1h45 environ.

Du samedi 19 juin 20 au vendredi 31 décembre 2004.

Avec la collaboration de Catherine Camus, Andrée Fosty et les Rencontres méditerranéennes, et de Sophie Pacifico, Claude Girault et l'Amitié Henri Bosco.

Renseignements auprès de l'office de tourisme de Lourmarin 84800 Lourmarin

Téléphone : 04 90 68 10 77 Fax : 04 90 68 11

Exposition Louis Bénisti

Une exposition consacrée à l'oeuvre de Louis Bénisti (sculptures, dessins, peintures) se tiendra du 25 septembre au 12 décembre, à la Tour des Templiers et Rotonde du Park Hôtel, à Hyères.

Louis Bénisti, né à El-Biar en 1903, avait participé à la scénographie du Théâtre de l'Equipe, à Alger, avec Albert Camus, en 1936. Il est décédé en 1995. Un numéro spécial de la Revue Algérie Littérature Action (n° 67-68, 2003) lui a été consacré, dans lequel est publié un texte inédit : « On choisit pas sa mère - Souvenirs sur Albert Camus » (p. 7-47).

**Bulletin d'adhésion ou de ré-adhésion
pour l'année 2005
à la**

Société des études camusiennes

Je, soussigné(e) :

Nom-Prénom •

Adresse :

(éventuellement : téléphone, fax et/ ou adresse électronique) :
.....
.....
.....

verse par chèque (bancaire / postal) la somme de :

- 7,5 euros [étudiant]
- 18 euros [adhérent]
- 22 euros (ou plus = bienfaiteur)

à l'ordre de la Société des études camusiennes, pour l'année 2005, que j'adresse à

Marie-Thérèse Blondeau, 18, avenue René Coty, 75014 - Paris - France.

Date et signature :